

Les hôtes de Talleyrand à Valençay

"Le meilleur auxiliaire d'un diplomate, c'est bien son cuisinier. "

Par André Beau, Trésorier principal des Finances honoraire, Historien de Valençay, Biographe de Talleyrand



Mon intérêt pour Valençay et le plus illustre de ses propriétaires remonte à plus de soixante ans. Depuis lors, je m'efforce de recenser les hôtes de M. de Talleyrand, devenu propriétaire des lieux en 1803.

Charles-Maurice de Talleyrand-Périgord est âgé de 49 ans lorsqu'il arrive en Berry pour la première fois. Il y restera propriétaire ou usufruitier durant 35 années. Avec un sérieux intermède de 6 ans lorsque l'Empereur lui impose la charge de geôlier des Enfants d'Espagne et, quittant Valençay en août 1808, il n'y reviendra qu'en avril 1816.

Achetée à M. de Luçay pour 1.600.000 francs, la terre de Valençay ne contient guère, alors, que 12.000 ha : les 20.000 ha sont une légende créée de bonne foi par la duchesse de Dino. En effet, cette nièce du prince par alliance confond arpents et hectares lorsqu'elle rédige sa Notice sur Valençay.

Donc, c'est à la fin août 1803, au retour de Bourbon-l'Archambault, là où il soigne son pied malade, que Talleyrand s'arrête en son domaine pour la première fois. Il boite.

Il est accompagné de sa femme, épousée l'année précédente, de **Radix Sainte-Foy**, ancien surintendant des Finances du **comte d'Artois** et du comte **Philippe de Cobenzl**, diplomate allemand. Le premier acte local du ministre Talleyrand, c'est d'accepter le parrainage de la fille du notaire du coin, déjà âgée de sept ans, et qui, de Aimée Hérisson à l'état civil, deviendra le 1er septembre 1803, **Caroline-Charlotte Hérisson**. Mais apparemment, aucune douceur particulière ne viendra concrétiser ce geste pieux...

S'il est de tradition de dire que l'achat de Valençay devait permettre au ministre des Relations extérieures de recevoir dignement les diplomates étrangers dont la France serait contente, force est de constater que les premières réceptions furent rares :

- en 1804, **Jérôme Lucchesini**, ministre de Prusse et son épouse, accompagnés du couple **Mastrilli, marquis de Gallo**, ambassadeur du royaume de Naples. Les uns et les autres résident une douzaine de jours ;
- en 1805, le prince **Guillaume de Wurtemberg**, héritier du prince-électeur Frédéric, lequel sera fait roi par Napoléon, séjourne une quinzaine à Valençay ;
- en 1806, **lord Lauderdale**, diplomate anglais, ne fait que passer quelques jours en Bas-Berry.

L'année 1806 se termine par le brillant mariage de l'officier de marine, **Amédée Godeau d'Entraigues**, un voisin qui se retrouvera un jour préfet d'Indre-et-Loire, avec la jeune **Anne, princesse Santa-Croce**, pupille de Mme et de M. de Talleyrand, quoique la mère de l'épousée vive toujours. Mais le Prince de Bénévent est absent, courant l'Europe à la suite de son empereur.

Durant l'année 1807, c'est essentiellement Varsovie qui retient le Prince de Bénévent.

L'année 1808 est marquée par l'internement à Valençay des **enfants d'Espagne** : **Ferdinand**, le futur roi Ferdinand VII, accompagné de son frère don **Carlos** et de don **Antonio**, leur oncle. C'est en mai que Talleyrand vient les accueillir, avec force ménagements et attentions. Mme de Bénévent est du voyage et restera même quelques semaines de plus que son mari, lorsque celui-ci partira pour Erfurt, et elle se laissera séduire par le chambellan de Ferdinand, le duc de San Carlos.

Ces Espagnols constituent une étape bien à part dans la vie du Valençay de l'époque. Les princes sont plus naïfs que méchants. Leurs distractions sont simples, mais ils souffrent de la promiscuité, de la rudesse du climat, de la rigueur des trois gouverneurs successifs. Ce qui n'empêche pas amours, mariages et aussi complots d'évasion, tous voués à l'échec. Sans regret, ils regagneront l'Espagne en 1814 où d'autres soucis les attendent.

Le prince de Bénévent, devenu Prince de Talleyrand, ne reparaît en Berry, qu'en avril 1816. Il est plus entiché que jamais de sa jeune nièce par alliance, 23 ans, née **Dorothée, princesse de Courlande**, qu'il avait emmenée à Vienne, pour tenir grande place au Congrès de 1815. Et l'on peut dire que c'est vraiment à partir de 1816, que Valençay s'anime à la française.

Quelque peu arbitrairement, on peut alors classer les visiteurs en plusieurs catégories.

Ces dames, tout d'abord. Si **Mme de Talleyrand** est délaissée depuis 1814, on voit dorénavant à Valençay, la **comtesse Tyszkiewitz**, née princesse **Poniatowska**. Elle était la sueur du maréchal Poniatowski avec lequel elle s'était battue dans sa jeunesse, au point d'y perdre l'oeil gauche. «Comment vont vos affaires, Prince», disait-elle à Talleyrand, et celui-ci de répondre : «Comme vous voyez Madame». Amie fidèle et toujours présente, la «Princesse» comme l'appelait Talleyrand qui l'avait connue à Varsovie, finit son existence à Tours, place Saint Venant, en 1834, à l'âge de 74 ans. Elle fut inhumée à Valençay et repose dorénavant près du Prince.

N'oublions pas la **duchesse de Courlande**, la mère de Dorothée précitée. Excessivement riche et influente de par ses attaches avec le Tsar Alexandre, elle fut la maîtresse du prince avant sa fille. A Valençay, elle occupait la chambre d'honneur. Talleyrand se dit très malheureux lorsqu'elle vint à décéder, loin de France, dès 1821.

Citons **Mme de Jaucourt**, née **Perrette Bontemps**, ex-**Mme de La Châtre**, épouse du diplomate chargé de l'intérim des Relations extérieures durant le Congrès de Vienne. Citons aussi la jeune et mystérieuse **Charlotte**, née à Londres, en 1799, et sans doute la fille des époux Talleyrand. Un jour, le prince lui promit Valençay : il se contenta de la marier à un cousin germain baron de Talleyrand, lequel, sous la première Restauration, fut à la fois préfet et député du Loiret.

Georgine, duchesse d'Esclignac, autre nièce de Talleyrand, est présente à Valençay en 1818, en même temps que **Mme de Coigny**. Cette dernière n'est autre que «la Jeune Captive» immortalisée par André Chénier. Ex-femme de Casimir de Montrond, elle est alors la maîtresse de Bruno de Boisgelin et avait partie liée avec Talleyrand au moment du rétablissement de Louis XVIII.

La **vicomtesse de Laval**, célèbre par son salon parisien où se jouait beaucoup d'argent, vint aussi en Berry. Sa compagnie n'était pas pour déplaire au Prince qui, comme chacun sait, adorait le tric-trac et le whist.

En 1822, prenant en quelque sorte l'appartement laissé libre par la duchesse de Courlande, arrive à Valençay la princesse **Louise de Lorraine-Vaudémont**. Très influente dans les milieux orléanistes, elle fut toujours la fidèle correspondante du Prince. Aussi bien, lui devons-nous quantité de lettres privées où transparaît son admiration sans borne pour le châtelain de Valençay.

Plus amer se révèle être le séjour effectué en Berry, en 1836, par l'intrépide **princesse de Lieven**, courlandaise d'origine, épouse de l'ambassadeur de Russie à Londres. Cette noble dame ne trouve aucun appartement à sa convenance : elle en change trois fois. Elle se plaint de l'absence de compagnie et trouve le lieu sinistre. La nièce qui l'accompagne, **baronne de Mengden**, n'est autre que son souffre-douleur.

Guère plus exaltant se révèle le passage de **Mme Dosne**, en 1837. Mme Dosne et ses deux filles accompagnent **Adolphe Thiers** venu se ressourcer auprès du diplomate. Alors âgé de 40 ans, Thiers vient d'épouser l'une des demoiselles Dosne, 19 ans. Ce qui serait idyllique si ces dames n'avaient pas pour habitude de voyager avec leurs fauteuils, leurs tapis, leur argenterie, sans parler de leurs malaises à répétition.

Ce ne fut pas une partie de plaisir, sauf que le prince et sa nièce en profitèrent pour emmener Thiers près de **Royer-Collard**, le voisin de Châteauvieux.

De la famille proprement dite, arrêtons-nous sur la célèbre Dorothée, évoquée à l'instant. Quatrième et dernière fille de la duchesse de Courlande, elle était la seule à ne pouvoir se parer d'un titre de duchesse. Mariée au lendemain d'Erfurt au neveu de Talleyrand, elle n'était, jusqu'en 1817, que la comtesse Edmond de Périgord. Pour elle, pour son neveu, et pour lui-même, le prince de Talleyrand obtenait du roi de Naples et des Deux-Siciles le duché de Dino. C'est sous ce nom que Dorothée est passée à la postérité, bien que successivement elle fût par la suite duchesse de Talleyrand et enfin duchesse de Sagan.

Edmond de Périgord, duc de Dino, eut l'occasion de venir à Valençay au moment où son épouse lui échappait. C'était un joueur effréné aux armées et le père officiel des trois enfants de Mme de Dino : Louis, futur duc de Valençay ; Alexandre, futur marquis de Talleyrand ; et Pauline, la mystérieuse Pauline, née en 1820 et dont d'aucuns, nombreux parmi les ecclésiastiques, attribuent la paternité au Prince de Talleyrand

lui-même. Par son mariage avec Henri de Castellane, Pauline sera la souche d'une nombreuse descendance et, grâce à sa mère, la châtelaine de Rochecotte, en Touraine.

Les frères puînés de Talleyrand, **Archambault**, duc de Talleyrand, et **Boson** vinrent à plusieurs reprises pour chasser en forêt de Gâtines.

Antonin de Noailles, neveu du prince et diplomate présent au Congrès de Vienne, vint également sur les bords du Nahon, la petite rivière qui traverse la propriété.

Les Talleyrand-Périgord de la branche aînée, **ducs de Périgord** et **princes de Chalais**, châtelains de Saint-Aignan-sur-Cher, furent également les bienvenus à Valençay.

Mais n'oublions pas le comte **Charles de Flahaut**, né en 1785 et le moins contesté des enfants naturels de Talleyrand. Nous savons tous qu'il fut le père du duc de Morny, lequel se trouvait être le demi-frère de Napoléon III. Mais nous ne sommes que sous la Restauration et le Prince, malgré sa mauvaise jambe, reçoit en grand seigneur, plutôt oublieux de sa condition d'ancien évêque d'Autun.

Talleyrand n'éprouve d'ailleurs aucun complexe en recevant des ecclésiastiques,

tels **Mgr Bourlier**, évêque d'Evreux, en 1817, **Mgr Mannay**, évêque de Rennes, en 1824, **Mgr de Villèle**, archevêque de Bourges, en 1830 et en 1836. A propos de ce dernier, évoquons ce qu'écrivait le Prince à Flahaut, en 1830. «Nous avons ici une espèce de fête que vous n'avez pas en Ecosse (Mme de Flahaut était écossaise). L'archevêque vient confirmer quatre cents petits enfants: aussi, l'année prochaine, nous aurons sûrement des chemins, nos manufactures seront prospères et on aura besoin à Paris d'augmenter pour nous le nombre des membres de l'Ecole polytechnique... ». Quelques jours plus tard, Talleyrand disait encore à Flahaut : «Nous avons eu 12 curés au dîner d'hier. Si, après cela je ne vais pas bien, dites-moi ce qu'il faut faire... ». Il en ira tout autrement au second passage de l'archevêque, à un moment où Mme de Dino, Mgr de Quelen et l'abbé Dupanloup préparaient le retour du prince dans le giron de l'Eglise. En effet, lors de la réception de Mgr de Villèle, en 1836, le prince veilla tout particulièrement à ce que les jours maigres fussent bien observés par son cuisinier.

Quoi qu'il en soit, le prince conviait fréquemment à sa table les curés de Valençay et des alentours.

Plus relevée était la compagnie des diplomates de carrière parmi lesquels on doit citer le **comte de La Besnardière**, célibataire et châtelain de Longueplaine en Touraine. Il a été souvent désigné, à tort ou à raison, comme le porte-plume de Talleyrand ; le **comte de Laforest**, propriétaire de la terre de Freschines, en Blésois et qui, sous l'Empire finissant vint signer à Valençay, en 1813, le traité qui rendait les princes espagnols à l'Espagne; le **comte Golovkine**, diplomate russe ; **Henry Greville**, du Foreign Office ; **Brenier de La Renaudière**, très en confiance avec le prince devenu vieux ; enfin, **Raulin**, maître des requêtes au Conseil d'Etat.

Sans doute conviendrait-il de ranger parmi les diplomates le **général Alava**, retiré à Tours d'où il correspondait familièrement avec le prince. Il y eut aussi le **général Baudrand**, aide de camp du jeune duc d'Orléans; le **général Petit**, celui de la cérémonie des Adieux de Fontainebleau ; le **général Verbigier de Saint-Paul**, commandant le département de l'Indre; aussi, le **vice-amiral de Sercey**.

Parmi les hauts fonctionnaires, ce sont essentiellement les préfets qui eurent l'honneur d'être reçus à Valençay. Curieusement ce sont ceux du Loir-et-Cher qui furent les plus appréciés. Monsieur de **Corbigny**, puis **Albert de Lezay-Marnésia**. Ceux du département de l'Indre, par contre, dont le prince redoutait sans doute le regard inquisiteur, ne vinrent pas tous au château. Citons cependant **Dessoles**, **Milon de Mesne** et **Meynadier**, celui-là même qui, disant au prince que lui, préfet, était à cheval sur la Loi, s'entendit répondre: «Ma foi, vous montez une fière rosse!»

Deux préfets sont à mettre à part. Je veux parler de ce **baron de Talleyrand, Alexandre**, cousin germain du prince déjà cité, et que M. de Talleyrand avait eu la bonne idée de marier en 1814 à la mystérieuse Charlotte, sans lieu de naissance connu et vraisemblablement née des amours du citoyen Talleyrand-Périgord et de sa maîtresse du moment, la belle Catherine Grand. Cet Alexandre fut un temps préfet du Loiret, au tout début de la Restauration, mais aussi député de ce même département comme la loi le permet alors : il s'est illustré en faisant brûler, place du Martroi, les emblèmes impériaux.

Le second de ces préfets d'exception vous est bien connu: c'est **Amédée, baron d'Entraigues**, qui oeuvra comme préfet d'Indre-et-Loire, de 1830 à 1847. Sous son administration, la ville de Tours connut bien des aménagements. Mais qui se souvient, aujourd'hui, en parcourant la rue qui lui est consacrée, que ce brillant fonctionnaire avait épousé, comme nous l'avons dit, une des pupilles de Mme et de M. de Talleyrand, pour lesquels elle était, tantôt «Nanette», tantôt «Nana», ce qui, pour l'époque, n'avait rien de péjoratif.

Des médecins aussi sont les hôtes de Valençay. Le premier à citer est le **Docteur Alin**, «médecin du ministère des Relations extérieures», présent au tout début de l'Empire et qui sera plus tard le médecin de Mme Charles, l'«Elvire» de Lamartine. Au temps de la présence des princes d'Espagne, on trouve à Valençay un certain **Dr Nicod** ; il y sera toujours présent, en 1816. Vient ensuite, **Jean-Baptiste Mège**,

auvergnat au service du prince et qui le restera, de 1819 à 1834. Il est l'auteur d'un grand nombre d'écrits à prétention scientifique tels la «Description d'une fièvre locale» qui nous renseigne utilement sur la vie de la population valencéenne en 1821, les «Secours à donner aux malades en attendant l'arrivée du médecin» dédiés à la duchesse de Dino, en 1830 ; et plus tard, des écrits de portée politique. C'était un fouriériste et ses idées avancées lui interdirent l'accès à l'agrégation de médecine. A Valençay, il avait été le dispensateur des soins aux indigents. Séparé de Talleyrand, il se retira aux Trésorières, à Saint-Cyr-sur-Loire, là où Alexis de Tocqueville fut un temps son locataire. C'est là qu'il mourut, en 1871, âgé de 84 ans. Un médecin tourangeau autrement célèbre vint à Valençay. C'est lui dont le Professeur Emile Aron s'est révélé le grand connaisseur, j'entends le **docteur Bretonneau**. Ne voilà-t-il pas qu'appelé d'urgence à Valençay, en 1835, il chevauche à travers Touraine et Berry pour venir ausculter le vieux châtelain en proie à des palpitations cardiaques, du reste, sans conséquence fâcheuse. Dès 1836, le dernier médecin «suiveur» de Talleyrand en province sera le «jeune **docteur Cogny**». Elève de Marjolin, il était originaire de Luzy, dans la Nièvre. Il s'est fait remarquer à Valençay par sa peur panique de l'orage.

Parmi les hôtes ou visiteurs davantage portés vers la littérature, personne n'est encore parvenu à identifier le «jeune poète» présent à Valençay, en 1816. Car c'est un fait, le prince aimait la poésie. Lorsqu'en 1820, parurent sous la forme anonyme, les Méditations poétiques de Lamartine, Talleyrand déclara tout net : «Il y a là un homme, nous en reparlerons!» Le château avait son bibliothécaire particulier: le plus fameux fut **M. Fercoc**, oratorien d'origine bretonne, qui avait été professeur de rhétorique à Bourges et à Paris ; là, les élèves du lycée Henri IV l'adoraient. Signalons aussi la présence du précepteur du jeune duc de Valençay, un certain **M. Martin**, qui finira sa carrière comme recteur de l'académie d'Amiens. A Valençay, il avait succédé à **M. Amédée Thierry**, le frère du grand Augustin Thierry. Mais la visite la moins attendue fut sans conteste celle de **George Sand**. C'est en septembre 1834 que l'auteur d'Indiana se présente aux grilles de Valençay, accompagnée de quelques amis berrichons. C'est Mme de Dino qui reçoit les visiteurs, tandis que le prince ne se montre pas. La duchesse prétend même qu'on lui a présenté Alfred de Musset, alors qu'en fait, il s'agissait de **François Rollinat**, le père de Maurice. Sans doute a-t-on voulu se payer la tête de Mme de Dino. Ce qui d'ailleurs fut fait quelques semaines plus tard par le biais d'une cinglante diatribe publiée par George Sand dans la Revue des Deux Mondes dès le 15 octobre 1834, sous le titre Le Prince. Ce sera la VIIIème lettre d'un voyageur et restera le texte le plus noir écrit à l'encontre de Talleyrand et de sa nièce. Par contre, Balzac, s'il eut, grâce à un orage providentiel, l'occasion de dîner à Rochecotte, chez Mme la duchesse de Dino, ce qui lui permit d'observer ses hôtes tout à loisir, Balzac, dis-je, bien qu'invité ce jour-là par le prince à le venir voir à Valençay, n'aura pas l'occasion de faire cette halte en Berry. Nous étions en 1836 et le prince n'avait plus que dix-huit mois à vivre.

Les financiers et hommes d'affaires ne sont pas les moins nombreux à se presser à Valençay. Outre un mystérieux **M. Davière** que l'on rencontre fort longtemps, on voit au château, **Henry Simons**, le frère du fameux Michel Simons, **Philippe-François Rihouet**, ancien administrateur général des domaines de la duchesse d'Orléans, souvent chargé de régler les problèmes lorsque les intérêts de son maître sont en péril. Ou encore **Gabriel Perrey**, secrétaire infidèle, assez téméraire pour faire chanter le prince après qu'il eut quitté sa maison en emportant des papiers plus ou moins compromettants, **Casimir de Montrond**, taxé d'«âme damnée» de Talleyrand. Rappelons qu'au moment de la Révolution, Montrond s'était enfui en Angleterre, accompagné d'Aimée de Coigny fraîchement séparée du duc de Fleury.

Grand mondain, diseur de bons mots, agioteur, comploteur, Montrond fut chargé par Talleyrand de bien des missions secrètes. Il fit de longs séjours à Valençay, en 1826, 1828 et 1834, année durant laquelle il se brouilla avec Mme de Dino, ce qui l'obligea à partir précipitamment du château. Mais à cette même période se trouvait à Valençay le banquier anglais **Pierre-César Labouchère**, époux de Dorothee Baring, issue de la célèbre dynastie financière des Baring. Un peu plus tard, c'est le propriétaire du château de Villandry, le **baron Hottinguer**, qui vient parler d'argent et de transactions avec le propriétaire de Valençay; ils sont d'ailleurs voisins, lorsque le prince se confie au soleil de Touraine, à Rochecotte, chez sa nièce. A partir de la Restauration, relativement nombreux sont les hommes politiques qui passent par Valençay pour causer avec le maître des lieux. Certains sont des piliers du pouvoir, d'autres non. Le plus en relation avec le prince, pour aussi curieux que cela puisse paraître, est son voisin de Châteaueux, **Pierre-Paul Royer-Collard**, homme vertueux et digne, un peu bourru, fondateur du parti «Doctrinaire». C'est Talleyrand et sa nièce qui insistèrent pour créer ces rapports amicaux. Après avoir cahoté le long des chemins qui conduisirent Talleyrand à Châteaueux pour la première fois, le prince n'aurait pu s'empêcher de dire au philosophe en arrivant: «Monsieur,

vous avez des abords bien sévères» faisant ainsi allusion au rocher escarpé supportant la demeure, et peut-être aussi, en arrière-pensée, à l'aspect rébarbatif de son hôte. Et Royer-Collard de répliquer aussitôt: «Châteaueux est escarpé, certes, mais ce n'est tout de même pas une île» discrète allusion au prisonnier de Sainte-Hélène, récemment décédé en cette année 1821. Quoi qu'il en soit, l'amitié ira grandissante entre les deux hommes, de 1821 à 1838.

Notons, en 1823, la venue du **comte de Sainte-Aulaire**, pair de France et beau-père du duc Decazes. En 1825, c'est au tour de **M. de Scévole**, doctrinaire un temps député de l'Indre, de venir d'Argenton-sur-

Creuse, consulter l'oracle de Valençay. En 1826, voici **Théobald Piscatory**, ardent défenseur de la cause grecque et futur député de Chinon, et sur l'heure l'amant privilégié de Mme de Dino. Au même moment, se trouve en Berry, le baron Prosper de Barante, lequel, outre sa célèbre Histoire des ducs de Bourgogne, nous a laissé sur Valençay la page la plus élogieuse qui soit «sur ce grand château où tout est magnifiquement hospitalier, où règne une richesse aristocratiquement dépensée...»

Le règne de Louis-Philippe est marqué par la venue à Valençay de son fils aîné, **Ferdinand**, ami de jeunesse de Louis, duc de Valençay. En dépit d'une crise ministérielle malencontreuse, les festivités locales durèrent plusieurs jours durant lesquels la population valencéenne fut largement associée. **M. Bertin de Veaux**, journaliste en second du Journal de Débats, est accueilli en 1835, suivi l'année d'après par le publiciste **Cuvillier-Fleury**, et l'historien **Mignet**. **Adrien, duc de Laval** et ancien ambassadeur à Londres dont le bégaiement agace Mme de Dino, précède le **duc Decazes** en personne. Celui-ci reviendra d'ailleurs l'année suivante. Mais le terme des belles et grandes heures de Valençay approche à grands pas. Adolphe Thiers, «le petit Thiers», dont nous avons déjà évoqué le «sérail» tout à l'heure, s'annonce: à l'automne 1837. Ce sera l'occasion d'une précieuse visite à Châteauvieux et la dernière réception d'importance. L'hiver approchant, il faut, pour la dernière fois, conduire ses vieilles jambes sous le climat plus doux de Rochecotte.

Bien que M. de Talleyrand ne fût jamais un grand amateur de musique, il ne concevait pas Valençay sans la présence d'artistes plus ou moins en renom. Ce fut tout d'abord l'emploi de **Jean-Ladislav Dussek**, pour l'agrément des prisonniers espagnols. C'était un gros bonhomme, très paresseux mais aussi un grand virtuose du piano-forte, heureux d'utiliser le bruit du vent dans les tours de Valençay pour expérimenter sa «harpe éolienne». Dussek mort en 1812, c'est **Sigismond Neukomm**, natif de Salzbourg, qui lui succéda. Après avoir suivi le prince à Vienne, en 1814, où il se fit remarquer pour sa messe composée en mémoire du feu roi Louis XVI et exécutée magistralement le 21 janvier 1815, Neukomm, très vraisemblablement utilisé comme agent secret par Talleyrand, séjourna à Valençay où il composa quelques-unes de ses 2.000 oeuvres. Sigismond Neukomm est complètement oublié de nos jours, alors que Jean-Ladislav Dussek est encore joué, ne serait-ce que par les utilisateurs de la Méthode rose. D'autres musiciens, la plupart non identifiés, firent le déplacement de Valençay. Notons cependant parmi eux, le corniste virtuose belge **Joseph Mengal**; lui aussi n'a guère laissé de traces connues, si ce n'est l'orchestration d'un pâle opéra-comique en un acte, intitulé Une nuit au château et dont l'action est située en Touraine. Il s'agit d'une oeuvre datée de 1818 et tout naturellement dédiée au prince de Talleyrand.

J'ai gardé pour la bonne bouche, un mot sur les cuisiniers de M. de Talleyrand. Tout le monde sait que Carême, le mal nommé, fut le plus célèbre d'entre eux. Mais **Antonin Carême**, pâtissier de son état vint-il à Valençay ? C'est vraisemblable, quoiqu'il n'en existe aucune preuve tangible. C'était avant tout un «extra» et c'est à ce titre qu'il fut employé à Paris. Carême mourut en 1833 et fut secondé, voire remplacé par **Boucheseiche**, dit Boucher, **Lasne**, **Riquette**, **Savard**, **Chevalier** et enfin **Ebralt**.

Ainsi s'achève cette évocation des grands moments vécus en ce grand château par les hôtes de Monsieur de Talleyrand.

Tiré à part du 14ème vol. des MEMOIRES de l'ACADEMIE des Sciences, Arts & Belles Lettres de Touraine -Année 2001 - Conférence donnée à VALENCAY, le 9 juin 2001, "Relais du Moulin ».



André Beau

La grande cuisine du château de Valençay